



JUAN DE ECHEVARRIA — GITANES NOMADES (ESQUISSE)

LE PEINTRE ESPAGNOL

JUAN DE ECHEVARRIA

DAUCUNS s'étonneront du titre de cet article « Peintre espagnol », devant des portraits d'hommes sans pittoresque, des fleurs qui pourraient aussi bien être de France ou du Nouveau Monde (elles ne sont même pas rutilantes!) Quelques scènes de gitanes, un café-concert à Séville, il est vrai; mais ils sont nombreux les peintres étrangers attirés par ces thèmes! Et les plus sensibles, ceux-là qui volontairement ignorent l'Espagne aux castagnettes et à la légende noire de l'art « revue de fin d'année », évoqueront tout de même un Zuloaga, farouchement national en ses aspects, pour rester surpris devant ces peintures d'Echevarria, qui ne tendent à étonner ni par des types, ni par des paysages.

Et pourtant, il ne saurait être d'ailleurs que d'Espagne.

Un peu d'histoire: cela est souvent nécessaire, parfois indispensable. Quand l'impressionnisme est entré en Espagne, ou mieux, quand quelques jeunes artistes espagnols, assez avertis pour comprendre qu'à ressasser des formules d'Ecole, — cette Ecole fût-elle celle que le Prado immobilise — on finit par ne mâcher que du vide, quand ces quelques jeunes artistes s'en furent à Paris chercher l'impressionnisme pour ouvrir sa fenêtre sur le plein air de l'Ibérie, leur ivresse fut si grande, à se trouver soudain loin des mixtures noirâtres, qu'ils en oublièrent tout

L'ART ET LES ARTISTES



PORTRAIT DE M^{lle} GERMAINE X...



PORTRAIT DE M^{lle} LUCIE X...

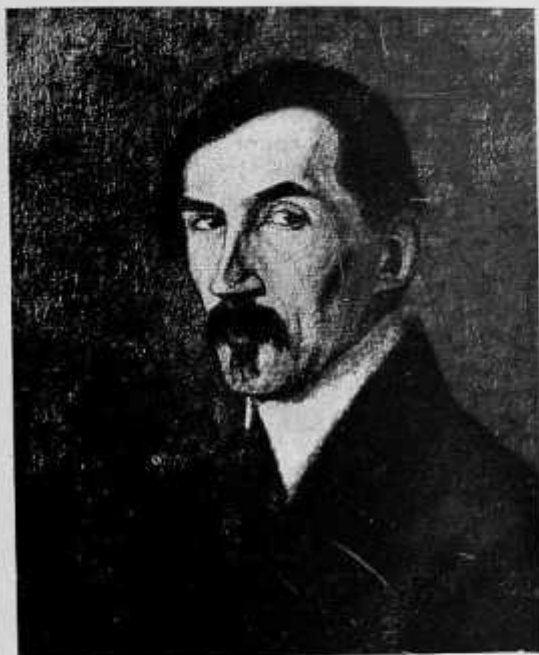
le reste. Tout le reste : c'est-à-dire qu'il existe en chaque pays des caractères très précis, lesquels ne sont pas aussi faciles à franchir que les frontières en chemin de fer. De là, une jeune école espagnole pleine de vigueur, de talent même, mais dont toute l'originalité consistait à découvrir, comme une nouveauté, les nouveautés que d'autres avaient su découvrir avant eux. Et nous eûmes nos petits Monet d'abord, nos petits Cézanne ensuite, surtout du côté de Barcelone, où la peinture se croit obligée de ne rien savoir



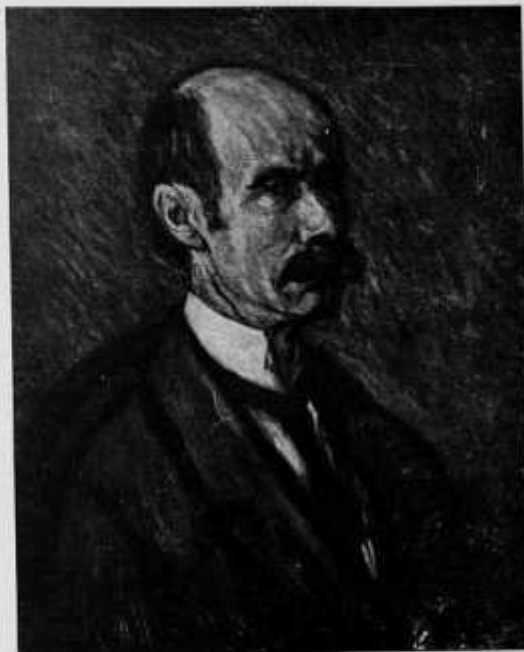
PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN RAMIRO DE MAEZTU

qui ne soit de la dernière heure ou même de l'heure d'après demain. Des exceptions, bien sûr : un Iturrino par exemple, si moderne, si « après le plein air » et pourtant si savoureusement luxuriant et personnel; et encore, précisément à Barcelone, la saveur méditerranéenne, — rythme, clarté — d'un Sunyer. Mais le ton général restait partagé en deux camps violemment irréconciliables et aussi étrangers l'un que l'autre à cette tradition nationale qui fit d'un Greco, d'un Goya et, plus près de nous, d'un Rosalès, des artistes

JUAN DE ECHEVARRIA



PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN FRANÇAIS
PIERRE-PAUL PLAN



PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN ESPAGNOL
JOSÉ-MARIA SALAVERRÍA

à la science très sûre
et très novatrice.

Là en étaient les choses, quand survint Juan de Echevarria, auquel la qualité de son talent réservait un rôle, pas plus haut peut-être, mais assurément plus complet, que celui de tous ces beaux artistes qui, en dehors des deux camps définis — scolastiques et néo-impressionnistes internationaux — élèvent si haut aujourd'hui le drapeau de notre art espagnol.

..

Le grand romancier-poète, Don Ramon del Valle In-



PORTRAIT DU ROMANCIER AZORIN

clan, dans le prologue dont il a rehaussé le catalogue de la récente exposition à Madrid de Juan de Echevarria, a tracé ces lignes, trop parfaites en leur définition du peintre, pour que nous résistions au plaisir de les transcrire ici : « Juan de Echevarria, peintre musical et pythagorique, qui sait entendre le renouveau de la syringe grecque dans les musettes des roches cantabriques, ne demeure pas étranger à la leçon de Castille. » Ce qui veut dire que notre artiste, dans le creuset où il mélange l'eurythmie attique (fond essentiel de la

L'ART ET LES ARTISTES

« clarté latine »), à la douce émotion de son origine basquaise, n'oublie pas l'âpreté, combien forte et austère! du plateau castillan. Et encore que Juan de Echevarria, le peintre basque attiré par la Castille, — flamme de mysticisme et de ciel incendié — et amoureux de la Grèce — rythme éternel — a pu suivre spontanément ce chemin de *retour au classicisme* cherché en vain par tant de peintres modernes assoiffés de certitude. Lui aussi, il a voulu apprendre tout ce que son art était arrivé à savoir lorsqu'il avait cru pouvoir tourner le dos aux leçons du passé; mais, après s'être approprié toutes ces découvertes techniques, grâce auxquelles trois ou quatre hommes de génie ont affranchi la peinture des fers que les académies forgeaient pieusement, et inconsciemment sans doute aussi, depuis la Renaissance, il a compris combien est vaine en art toute

science qui ne sert pas à interpréter, plus fervemment chaque jour, la vision que l'univers — gens et choses, gens à l'esprit grandiosement interprétable, et choses humbles et quotidiennes — offre à l'artiste. Et l'on peut dire indifféremment qu'Echevarria a approfondi si complètement l'impressionnisme qu'il est arrivé à l'utiliser — en le ployant à toutes les exigences de sa sensibilité — en des aspects jusqu'à lui inédits; ou qu'il s'est séparé si complètement de l'impressionnisme que c'est presque émettre un paradoxe que d'évoquer, devant son œuvre

profonde et recueillie, à cause de quelques-uns de ses plus superficiels aspects, le souvenir du maître dont Cézanne, qui pourtant l'admirait, a pu dire: « Monet, ce n'est qu'un œil! »

Et voici la grandeur, la signification de l'œuvre d'Echevarria, de son rôle dans l'art espagnol d'aujourd'hui: il est, non pas le trait d'union entre un passé lourd de toute sa force indépassable et un présent encore incertain, (et cela ne serait déjà pas si mal, il me semble) mais bien l'affirmation et la garantie de notre avenir. C'est son équilibre, l'équilibre qui appuie sur la technique la plus hardie la sensibilité la plus aiguë, et qui les rend aussi *naturelles*, aussi *bien assises* l'une que l'autre, c'est cet équilibre-là qui fait de l'œuvre d'Echevarria un point d'appui unique en la production espagnole contemporaine et une leçon hautement nationale.



PORTRAIT DU ROMANCIER PIO BAROJA

Remémorons-nous ces grandes figures qui, au cours des siècles, sont les jalons de notre tradition artistique: un Greco, un Sanchez Coello, un Vélazquez, un Goya, et aussi un Alenza, ce génial précurseur du dessin moderne, et un Rosalès, cet inquiet génie qui, en pleine décadence, parmi cette platitude insurmontable de l'art qui marque dans toute l'Europe la fin du romantisme, sut secouer son milieu avec ses lueurs d'impressionnisme avant la lettre: tous, à travers les différences de leurs époques et de leurs tempéraments, restent unis par la volonté — conductrice de

JUAN DE ECHEVARRIA

toutes leurs productions — de libérer le plus possible leur métier et d'asservir le plus possible celui-ci à une inspiration incomparablement sévère et profonde. Evoquons le *Charles II* de Sanchez Coello (1), et tous les portraits du Greco, les *Nains* de Vélazquez, les petites têtes-esquisses et tous les tableaux de la « dernière manière » de Goya, les scènes populaires d'Alenza et encore quelques fragments du *Testament d'Isabelle la Catholique*, de Rosalès (2) : nous voyons l'artiste, maître absolu de ses pinceaux, de les mener où et comme il veut, en jouer avec la plus libre des virtuosités, mais se retenant juste à l'instant où la virtuosité risquerait de faire de lui simplement un virtuose. Et l'on a l'impression qu'il aurait pu, techniquement, nous éblouir encore davantage, mener jusqu'au bout ces découvertes qu'il ébauche et qui le sacrent si magnifiquement précurseur, mais qu'il a préféré se contraindre à la justesse de son interprétation, et que toute sa liberté n'était, qu'un *moyen*. Eh bien, c'est cela, cette science si libre, si nouvelle, au service de l'Idée la plus sévère, c'est cela qui fait d'Echevarria le maître dont nous avons besoin pour équilibrer notre désir d'élargissement et notre tradition.

(1) Musée du Prado.

(2) Musée Moderne, Madrid.

L'on aimerait voir déjà placés auprès des peintures qui marquent les jalons de l'évolution de l'art espagnol, quelques-uns de ces portraits qu'aucun autre peut-être ne saurait signer aujourd'hui : portraits d'hommes, fouillés et scrutés jusqu'au tréfonds de leur caractère, mais largement plantés dans un rythme voulu qui les rend, d'ores et déjà, classiques.

Dans ce Bilbao qui, depuis quelques années, est en train de devenir le véritable foyer artistique de l'Espagne, et presque son véritable centre, mais qui fut déjà, bien avant, la cité pavée d'or des mines et des armateurs, Juan de Echevarria eût pu mener, en toute mollesse, l'existence, d'un méridionalisme teinté d'anglomanie, des fils de pères mil-

lionnaires. Il a préféré être, simplement et orgueilleusement, un créateur de beauté. Sa fortune du moins lui a servi à peindre sans soucis, c'est-à-dire comme il l'entendait ; remercions-le de s'en être servi pour faire mûrir son œuvre lentement, pareille à ces beaux fruits qu'il aime à peindre dans un plat de vieille faïence et qu'on devine pleins de jus à éclater.

MARGARITA
NELKEN.



PORTRAIT DU ROMANCIER RAMON DEL VALLE INCLAN

El pintor Español

Juan de Echevarría

Algunos se sorprenderán por el título de este artículo “Pintor Español”, al contemplar unos retratos de hombres sin elementos pintorescos, unas flores que bien podrían ser de Francia o del Nuevo Mundo (que no son ni siquiera rutilantes!) Algunos escenas de gitanos, un café concierto en Sevilla, es verdad; pero son numerosos los pintores extranjeros atraídos por estos temas! Y los que demuestran mayor sensibilidad, aquellos que voluntariamente ignoran la España de las castañuelas y la leyenda negra del arte como apto para revista de fin de año, evocarán sin embargo a un Zuloaga, intensamente nacional en sus temas, y en cambio quedarán sorprendidos ante estas obras de Echevarría, que no tienden a sorprender ni por las figuras ni por los paisajes. Y sin embargo, no podrían ser de otro sitio sino de España.

Un poco de historia: es a menudo necesario, a veces indispensable. Cuando el impresionismo entró en España, o mejor dicho, cuando unos jóvenes artistas españoles, lo suficientemente despiertos como para comprender que seguir con las fórmulas de Escuela – aunque fuese aquella Escuela que el Prado inmoviliza – les llevaba por un camino a ninguna parte, cuando estos jóvenes artistas se marcharon a Paris en busca del impresionismo para que entrara en el aire libre de la península ibérica, fue tal su borrachera, al encontrarse de repente tan lejos de las mezclas de tonos negros, que se olvidaron de lo demás.

De todo lo demás: es decir, que existen en cada país unos caracteres muy precisos, que no son tan fáciles de alcanzar como cruzar una frontera en ferrocarril. De allí que surge una joven escuela española llena de vigor, incluso de talento, pero toda cuya originalidad consiste en descubrir, como si fuese una novedad, las novedades que otros habían descubierto antes que ella. Así tuvimos primero nuestros pequeños Monet, luego nuestros pequeños Cézanne, especialmente por Barcelona, en donde la pintura se cree en la obligación de ser únicamente del último grito, y a ser posible, del penúltimo. Por supuesto, dos excepciones: un Iturriño, por ejemplo, tan moderno, tan “después del aire libre”, y sin embargo, tan deliciosamente exuberante y personal; y también de Barcelona, el sabor mediterráneo – ritmo, claridad - de un Sunyer. Pero el tono general quedaba dividido en dos bandos violentamente irreconciliables y tan alejados los unos como los otros de aquella tradición nacional que hizo de un

Goya, o de un Greco, o, más cerca de nosotros, de un Rosales, unos artistas favorecedores de ciencia muy segura y muy innovadora.

Así estaban las cosas cuando apareció Juan de Echevarría, a quien la calidad de su talento reservaba un papel, quizás no más alta, pero con toda seguridad más amplia que el de todos esos bellos artistas, quienes, fuera de los dos bandos definidos – escolásticos y neo-impresionistas internacionales – elevan tan alto hoy en día el pabellón de nuestro arte español.

El gran poeta-novelistas, D. Ramón del Valle Inclán, en el prólogo con el que adornó el catálogo de la reciente exposición en Madrid de Juan de Echevarría, trazó unas líneas descriptivas del pintor demasiado perfectas como para no transcribirlas aquí: “Juan de Echevarría, pintor musical y pitagórico, que sabe entender el renacimiento de la jeringa griega en la música de las rocas cántabras, no queda como forastero a la lección de Castilla.” Con lo que quiere decir que nuestro artista, en el tarro donde mezcla la eurítmica ática (el fondo esencial de la “claridad latina”) con la dulce emoción de sus orígenes vascos, no olvida la aspereza, ¡qué fuerte y austera! de la meseta castellana. Y también que Juan de Echevarría, el pintor vasco atraído por Castilla – llamas de misticismo y de cielo quemado – y enamorado de Grecia – ritmo eterno – pudo seguir espontáneamente este camino de *retorno al clasicismo* buscado en vano por tantos pintores modernos hambrientos de certeza. Él también quiso aprender todo lo que su arte llegó a saber cuando creyó que podría dar la espalda a las lecciones del pasado; pero, después de haberse apropiado de todos esos descubrimientos técnicos, gracias a los cuales tres o cuatro genios hicieron que la pintura traspasara las barreras que las academias habían establecido con buenas intenciones y sin duda de forma inconsciente, a partir del Renacimiento, comprendió también cómo de vana es en el arte toda ciencia que no sirve para interpretar, cada día más apasionadamente, la visión que el universo – gentes y cosas, gentes con espíritu grandiosamente interpretable, y cosas menudas y ordinarias – ofrece al artista. Y se puede afirmar indistintamente que Echevarría profundizó tanto en el impresionismo que ha llegado a utilizarlo – doblándolo a todas las exigencias de su sensibilidad – en aspectos hasta él inéditos; o que se separó tan completamente del impresionismo que es casi expresar una paradoja el evocar, ante su obra profunda y recogida, a causa de algunos de sus aspectos más superficiales, el recuerdo del maestro de quien Cézanne, que sin embargo le admiraba, pudo decir: “Monet - no es más que un ojo!”

He aquí la grandeza, el significado de la obra de Echevarría, de su papel en el arte español de hoy en día: él es, no el eslabón que une un pasado con todo el

peso de su fuerza infranqueable con un presente todavía incierto (lo cual no me parece que sería demasiado mal) sino la afirmación y la garantía de nuestro porvenir. Es su equilibrio, el equilibrio que se apoya sobre la técnica más atrevida, sobre la sensibilidad más aguda, y que les hace tan *naturales*, tan *bien asentados*, tanto el uno como el otro, es ese equilibrio que hace de la obra de Echevarría un punto de apoyo único en la producción española contemporánea y una lección altamente nacional. Hagamos memoria de las grandes figuras que, a lo largo de los siglos, jalonan nuestra tradición artística: un Greco, un Sánchez Coello, un Velázquez, un Goya, y también un Alenza, ese precursor genial del dibujo moderno, y un Rosales, ese genio inquieto que, en plena decadencia, en medio de esa banalidad insuperable del arte que marca en toda Europa el fin del romanticismo, supo sacudir su entorno con sus luces de impresionista antes de tiempo: todos, a pesar de las diferencias de sus épocas y de sus temperamentos, permanecen unidos por su voluntad – hilo conductor de toda su producción – de liberar su profesión en la medida de lo posible y de someterlo en la medida de lo posible a una inspiración incomparablemente severa y profunda. Pensemos en el *Carlos II* de Sánchez Coello (1), en todos los retratos de Greco, en los *Enanos* de Velázquez, en las pequeñas cabezas-bosquejo y todos los cuadros “a la última” de Goya, en las escenas populares de Alenza y también en algunos fragmentos del *Testamento de Isabel la Católica*, de Rosales(2): vemos al artista, maestro absoluto de sus pinceles, llevándolos adónde y cómo quiera, manejándolos con el más libre de los virtuosismos, pero conteniéndose justo en el momento en que el virtuosismo caería en el riesgo de hacer de él un simple virtuoso. Y uno tiene la impresión que habría podido, técnicamente, deslumbrarnos todavía más, llevar hasta el final esos descubrimientos que esboza y que le coronan tan magníficamente como precursor, pero que él ha preferido constreñirse a la justicia de su interpretación y que toda su libertad no era más que un *medio*. Bien, es eso, esa ciencia tan libre, tan *nuevo*, al servicio de la Idea más severa, eso es lo que hace de Echevarría el maestro que nos hacía falta para equilibrar nuestro deseo de expansión y nuestra tradición.

Le gustaría a uno ver ya colocados junto a los cuadros que jalonan la evolución de la pintura española unos cuantos de esos retratos que ningún otro quizás podría firmar hoy día: retratos de hombres, examinados y escrutados hasta lo más profundo de sus caracteres, pero plantados netamente con un ritmo deseado que les hace ya clásicos.

En este Bilbao que, desde hace unos años, está en vías de convertirse en la verdadera cuna artística de España, y casi su verdadero centro, pero que ya fue,

desde mucho antes, la ciudad dorada de las minas y de los armadores, Juan de Echevarría hubiera podido llevar, con una vida fácil, la existencia de un meridional con tintes de anglómano, hijo de padres millonarios. Prefirió ser, simplemente y orgullosamente, un creador de belleza. Su fortuna le sirvió por la menos para pintar sin agobios, es decir, como él lo entendía; démosle las gracias por haber servido de ella para madurar su obra lentamente, igual que esas bellas frutas que le gusta pintar en un viejo plato de barro y se dejan sospechar como llenas de jugo al abrirse.

NELKEN, M.: "Le peintre espagnol Juan de Echevarria" en L'art et les artistes , Paris nº 50 octubre 1923 pag 107-111

Traducción: Philip Muller